

Prison de craie
Jean-Louis Serrano

PRISON DE CRAIE

ROMAN

À Lola qui possède les clés de toutes les prisons.

Dans les cours d'école, les petits enfants tracent un parcours initiatique composé de cellules, de l'enfer au ciel. C'est un univers étrange où l'on se déplace à cloche-pied. Un monde boiteux. Il arrive que le palet lancé trop fort, traverse les frontières de la marelle et envoie le joueur maladroit séjourner dans la case prison. Le malheureux banni ne quitte cette prison de craie que pour entrer en enfer. Il doit tout recommencer, tout réapprendre. Il peut alors tenter de redémarrer une autre vie pour accéder aux jardins du paradis. Seuls les plus solides y parviennent.

Le flanc de la barque gratta douloureusement le fond. Il semblait qu'on déchirait le silence même de la mer étale, écrasée de soleil.

On retira le bandeau qui couvrait mes yeux. Je lançai un regard rapide sur l'île, juste avant que l'on ne me poussât vigoureusement hors de l'embarcation.

L'archipel jaillissait de l'eau en crocs luisants, acérés et hostiles, sans végétation. On avait construit la prison sur le plus grand rocher, creusant et élevant avec les matériaux trouvés sur place: une sorte de craie aveuglante. Il fallait débarquer pour vérifier que ces abrupts composaient les murailles, que ces élancements calcaires étaient des miradors, que cette plage était une rampe aménagée pour le déchargement des provisions et des hommes, et que cette grotte était un accès gardé. De la mer, on ne devait voir que pierres et vagues, jetées là, selon les caprices de la nature, au hasard.

Étrange bâtisse qui ne re ressemblait en rien aux centres de détention que j'avais connus au cours de mes précédentes peines. Pas de longs couloirs, pas de filets suspendus, pas de lampes au néon, rien de ces hurlements qui disent la détresse des condamnés. J'eus l'impression que le porche débouchait directement dans la cellule. Quelques pas seulement séparaient la rive ouverte de l'inéluctable claustration.

La porte se referma sur moi, sans bruit, comme si quelqu'un en avait régulièrement huilé les gonds. C'est à peine si j'entendis le mécanisme de l'énorme serrure de ferronnerie. La pièce était vaste, blanche, presque carrée. Cela ressemblait à une scène de théâtre, dans la version d'une pièce antique où le réalisateur manque de fonds et d'imagination. Le sol et les murs étaient construits de cette pierre taillée dans la roche claire que j'avais remarquée depuis le bateau, en accostant l'île. Deux planches épaisses s'accrochaient aux parois, à gauche et à droite, horizontales. Elles pouvaient servir de tables ou de lits. Je ne retrouvai pas les ustensiles habituels qui marquent le rythme des heures dans les prisons que j'avais fréquentées jusqu'alors. Pas de broc d'eau, ni de torchon, ni de seau hygiénique. Pas de savonnette, ni d'affaires de toilette, ni d'étagère où poser un appareil de radio. Je cherchai vainement une prise de courant ou la trace de fils électriques sur les murs, une ampoule: Rien.

À vingt centimètres de l'angle du plafond, en face de la porte, inaccessible, une longue lucarne courait sur toute la largeur de la cellule. Je devinais un auvent qui empêchait le soleil de frapper directement la geôle. Il m'était impossible de savoir si cette fenêtre donnait sur une cour intérieure ou sur le large. Le ciel était là, présent, mais je devais renoncer à en voir l'éclat. Ce serait lui qui, pourtant devait imposer son rythme.

Je suis arrivé nu, dans ce monde lisse, impersonnel, où il faudra m'accorder à la nuit et au jour naturels, sans jamais apercevoir ni les astres, ni la lune, ni les étoiles, ni même l'horizon, ni tout témoignage d'une vie extérieure à celle de l'établissement pénitencier.

Voilà désormais mon monde réduit aux dimensions de ce cube assez vaste et lumineux pour me dispenser de la rituelle promenade. Sans y réfléchir, je me mis à longer les murs, deux tours dans un sens et deux dans l'autre. De mes réclusions passées, j'avais appris cela jusqu'à l'automatisme. Bouger mais ne jamais se soumettre à aucun rite. S'imposer des surprises, aussi minces fussent-elles. Deux tours de gauche à droite, et deux de droite à gauche... ou trois... ou un seul. Suivre l'inspiration immédiate.

Je ne souffrais pas du froid, ni de la chaleur. Sans vêtement, le clair de ma peau se confondait avec la pâleur de la roche. Je me sentais vide, sans tristesse, comme en attente de quelque événement que j'ignorais encore, dont je devinais l'imperceptible germination mais qui surviendrait demain, ou dans un mois, ou à la fin des fins, car il fallait que quelque tressaillement brisât un jour l'immobilité de ce temps.

Une fine poussière minérale recouvrit vite mes jambes, jusqu'aux mollets. Le raclement de mes pieds sur le dallage avait soulevé un discret nuage que l'humidité de ma peau retenait. À cela aussi, je

savais que je devrai m'accoutumer. La pierre allait me manger peu à peu, me digérer et m'intégrer à ce paysage de l'île.

Je m'adossai au mur et me laissai glisser sur le sol, la tête posée sur mes genoux. Autour de moi la bâtisse ne proposait rien qui retint le regard, aucune aspérité, aucune nuance de couleur, que ce gris-blanc uniforme qui tentait même de gangrener le bois du châlit, je fermai les yeux et tâchai de concentrer mes réflexions.

Je n'avais pas contrôlé l'enchaînement de mes actions, des jugements, des sentences et des exécutions qui m'avaient amené ici. J'avais subi le déroulement des faits, simplement, étranger à ma propre vie. Un témoin indifférent à la tournure des événements, sans révolte, sans même un étonnement.

J'agitai cette idée et répétais mon cheminement jusqu'ici, sans comprendre la gravité du dernier délit qui justifiait le régime exceptionnel qui m'avait été réservé. Je ne m'étais pas montré plus violent qu'auparavant, pas plus incapable de m'intégrer à la société du dehors, comme à la population carcérale. Je méritais ce traitement particulier depuis longtemps et je ne pouvais pas m'en offusquer. Mais pourquoi maintenant? Pourquoi maintenant et pas depuis trois ans ou quatre ou dans deux ans?

Un léger frottement près de la porte, et une timbale métallique se découpa dans le fond d'une niche rectangulaire que je n'avais pas encore remarquée. Une sorte de boyau creusé en angle droit traversait le mur, de telle façon que je ne pouvais pas voir le gardien de service, et que celui-ci ne m'apercevait pas. Je n'avais pas envie de boire et décidai d'attendre que la soif vînt s'imposer à lui. J'avais acquis cette habitude afin de rompre la monotonie du quotidien. Ne rien manger avant d'avoir faim. Éprouver la soif avant de se désaltérer, la fatigue avant de s'étendre. C'était le moyen de vérifier que je fonctionnais encore, que mes sens restaient en état de marche et répondaient aux sollicitations. Car je pressentais que peu d'émotions de rompre ma solitude, peu d'occasions d'exercer mes sentiments et mes réflexes s'offriraient à moi. Ainsi, je remis à plus tard le moment de vider ce quart d'aluminium.

Quelques instants après, quand je soulevai son menton de l'appui de mes genoux, le gobelet encore plein avait disparu. Une vague inquiétude me saisit: Quand me rapporterait-on une autre ration d'eau? Allais-je tenir sans mal dans cette atmosphère chargée de calcaire?

_ Rendez-moi mon eau, criai-je, la tête penchée au niveau du guichet. Eh! Je n'ai pas encore bu! Vous m'avez pris l'eau! Laissez-moi le temps de boire!

Ma voix se perdit dans la cellule, vite amortie par la pierre poreuse. Ma ration de boisson n'avait été présentée que quelques minutes dans le passe-plat. Il me faudrait rester vigilant, ne pas dormir au moment du repas, ne pas laisser passer les délais sous peine de me priver du nécessaire vital.

Il m'apparut comme une évidence qu'ici, je devrai soumettre mon organisme aux horaires décidés pour moi. Me nourrir, dormir et le reste dans les intervalles de temps imposés par la direction. Une privation sanctionnerait chaque oubli de cette règle.

Je jouissais du jour sans voir le soleil à cause de l'écran installé au-dessus de la fenêtre, l'eau m'était apportée sans que j'en sache la source, ni le robinet, ni le porteur. Les choses arriveraient donc ainsi, sans origine et sans logique.

_ Ne m'appelle pas autrement que Bêta, et pour moi, tu ne seras personne d'autre qu'Alpha.

L'homme se tenait devant moi, aussi grand que moi, nu, les muscles secs, le poil et le cheveu blancs. Il était entré en silence, habitué à se mouvoir dans des mondes secrets et troubles. Il posait ses pieds à plat, presque avec précaution, attentif à faire corps avec le sol, à devenir partie de la pierre, de la cellule, une partie capable de se déplacer, mais sans s'en séparer complètement pour vivre une parcelle de vie autonome. On avait déjà refermé la porte huilée derrière lui.

_ D'abord je suis arrivé avant toi et je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. Ensuite, je ne m'appelle pas Alpha, dis-je fermement.

Par réflexe, je ne voulais pas lui laisser prendre l'ascendant sur moi, d'entrée. Il ne se laissa pas impressionner.

_ Je m'en fiche, répondit-il. Je ne veux rien savoir de toi et n'essaie pas de me tirer les vers du nez. Nous sommes deux dans cette cellule et au moins l'un de nous deux est là pour surveiller l'autre, avant d'aller informer les autorités.

_ Pourquoi irais-je raconter quoi que ce soit? Je ne te connais pas. Tu ne m'as rien fait, que je sache...

_ Comment crois-tu qu'on obtient les remises de peine? Tu ne seras jamais mon confident et je conseille de tenir ta langue, compris?

Je haussai les épaules. J'avais à faire à un paranoïaque, comme il en existe tant dans les geôles, convaincus que le monde n'a de cesse que de les détruire.

_ Alpha, ce n'est pas terrible comme nom, c'est avec l'alfa qu'on tresse des couffins.

_ Tu préfères Bêta? Gros Bêta?

_ Ce n'est pas mieux.

_ J'ai pensé que c'était le plus simple: tu étais ici avant moi, tu es Alpha et je suis Bêta, si cela ne te plaît pas, je veux bien m'appeler Deux et toi Un, proposa-t-il, conciliant.

_ Alpha, ça ira, dis-je. À t'écouter, on finirait par se faire tatouer l'avant-bras, comme chez les nazis. Alpha et Bêta, ça ressemble à des repères pour les souris de laboratoire.

Jadis, dans une vie antérieure, j'avais travaillé dans un institut. Je m'occupais de soigner les animaux dans leurs cages. Des rats blancs. Sur les barreaux j'accrochais des étiquettes glissées dans des étuis transparents: Alpha 1, Gamma 4, Zeta 8. Quand ils mouraient, cela nous affectait moins que s'ils se fussent appelés Ninouche 1, ou Câlin 5.

Le nouveau venu s'allongea sur la couchette libre, les mains confortablement croisées sous sa nuque. Il regarda le plafond.

_ Ce n'est pas si mal, ici. La taule est bien éclairée, l'air ne semble pas humide, on doit s'y habituer facilement. Apparemment, ils n'ont pas prévu d'autre pensionnaire, à moins qu'ils le fassent coucher à même le sol. Sait-on jamais avec ces tordus? On pourrait tout aussi bien se retrouver à dix partageant la carrée. J'aimerais autant rester seul avec toi, je n'apprécie guère la promiscuité.

La face contre le mur il se mit à ronfler aussitôt. Un râle léger, irrégulier, quasi-animal. Il restait sur ses gardes même entré dans le sommeil. Il présentait la masse courbe de son dos soulevé par les tressaillements de ses muscles tendus. Une vie secrète qui s'inquiéterait sous sa peau grise. Un ruissellement de vertèbres dessinait un arc de perles jusqu'au sillon profond de ses fesses cireuses comme des pains oubliés là, sur la planche farinée. Il dormait ou en faisait mine, les mains serrées entre ses genoux, si bien que dans la position du fœtus, son corps s'achevait par la plante des pieds ramenés sous la forme arrondie. Des pieds longs et ridés, râpés autour des talons, couronnés par un enchevêtrement de doigts mal soignés et distordus par des chaussures inadaptées.

Un tintement léger, quelqu'un poussa deux assiettes métalliques dans la niche. Je m'emparai de la première et j'attendis les couverts, cuillère et verre, qui ne vinrent pas. Il fallait manger avec les doigts.

Quand je retournai pour regagner ma place, je butai contre le torse de Bêta que je n'avais pas entendu venir. Il comparait les parts. Ses yeux allaient et venaient entre les rations, comme si son regard avait pu vider l'une pour remplir l'autre. Je le repoussai de la paume de ma main afin de dégager le passage. Je me sentais mal à l'aise quand il se tenait si près de moi. La cellule était trop grande, et sa proximité constituait une menace pour moi.

Sa poitrine était aussi sèche et froide qu'une pièce de bois, ses côtes saillaient un peu sans pourtant révéler une réelle maigreur. Non, l'image d'un guépard s'imposa à moi. Un félin débarrassé de toute graisse, conformé à l'action immédiate, à l'éventualité permanente d'une course rapide et fatale, avec en conclusion, le coup de patte fatal.

_ J'ai pris la première, il y en a autant dans l'une que dans l'autre. Veux-tu changer?

Bêta haussa les épaules et prit son plat.

Assis sur le sol, dans le carré de lumière que je venais de quitter, j'entamai ma portion de riz mêlé de miettes de poisson.

_ Tu ne devrais pas manger si vite, me dit Bêta, tu vas avoir soif alors qu'ils ne nous serviront peut-être pas d'eau avant demain.

_ Je fais ce que je veux, occupe-toi de ta pâtée!

Installé sur son lit, Bêta mangea sa mixture en silence, sans me quitter des yeux. Il mastiquait lentement, avec un air qui pouvait ressembler à du défi. Il attendait une réaction de son codétenu, mais je ne bronchai pas. Il avalait de petites poignées de grains blancs qu'il portait à sa bouche, serrées entre son pouce, son index et son majeur. Puis il fixa le passe-plat. Il attendait le fromage ou le dessert, quelque chose qui entrât dans la logique des repas communément absorbés. La boisson avait été livrée et subtilisée depuis deux heures. Il était possible que le reste vînt dans une heure ou davantage, si toutefois le caprice des gardiens les disposait à donner une suite.

_ Pas de pain, pas d'eau, c'est la bamboula permanente dans ce château!

Je déposai le récipient en aluminium dans la niche.

_ Ils t'ont vite dressé! Rapporte la gamelle à ton maître! Je garde la mienne jusqu'à ce que quelqu'un vienne me la demander, on verra bien la bobine de nos geôliers, dit Bêta.

_ Fais comme tu veux. Après tout, si tu as envie de jeûner...

Mon assiette disparut aussitôt, et personne ne réclama celle de Bêta.

Une satisfaction malsaine me réjouit. Bêta ne jouait plus au fier-à-bras. Il ne quittait pas l'écuelle des yeux. L'inquiétude se lisait sur son visage. Il devinait qu'il devrait se passer de son prochain repas.

Je l'avais vite compris, nos gardiens étaient un mythe, comme Dieu, les saints et tout le fourbi. On sentait leur présence constante, avec ces gamelles qui arrivaient et disparaissaient, avec l'eau attendue qui surgissait du guichet à n'importe quel moment, et surtout à leur mutisme forcené. Les avait-on choisis parmi une équipe de sourds-muets? Faisaient-ils partie du quota d'employés handicapés que l'administration devait respecter? Les avait-on placés là, à ce poste qui ne requérait aucune communication avec personne?

Dans l'ouverture du passe-plat, l'assiette vide de Bêta semblait occuper tout l'espace de la cellule. Elle était devenue immense dans la tête de Bêta. Elle était la sanction disproportionnée au dérisoire défi qu'il avait lancé à nos geôliers.

Moi, trop tranquille, je souriais.

Je réfléchissais à la loi proposée par Bêta. Ne jamais parler de soi, ne jamais évoquer le passé. Comment alors alimenter quelque conversation? Comment communiquer? Il fallait se débarrasser de tout ce qui nous avait faits jusqu'à ce jour. Un homme sans histoire pouvait-il présenter une image quelconque à l'humanité, même si cette humanité n'était plus réduite qu'à un seul être. Prisonnier de son code, Bêta se privait de mémoire. Il devenait mon semblable donc pour le peu qu'il pouvait présenter de lui. Deux hommes nus, identiques, dépouillés volontairement de leur vécu. Un Alpha, un Bêta, arrivés presque en même temps dans cet espace lisse qu'était la prison de craie. S'ils n'avaient plus le droit de parler de ce qu'ils avaient été, pouvaient-ils encore y penser, seuls, dans le secret de leur nuit, dans le désert de leur solitude?

Il y avait peu encore, du temps où il ne venait à l'esprit de personne de m'affubler de ce nom ridicule d'Alpha, j'étais un jeune homme. À l'évidence un peu plus frais que Bêta. Je me promenais, sûr de moi et de mon pas, dans les rues de la capitale. Je portais des souliers bicolores du plus grand chic, avec des renforts métalliques à la pointe et au talon. Je choisissais des pantalons amples, tels que ceux que l'on coupait avant guerre, et une veste un peu cintrée noire finement rayée de gris. Je n'arborais jamais de cravate sur ma chemise. J'ouvrais mon col sur ma poitrine afin de me démarquer des personnages de vieux films policiers. Je ne voulais imiter personne. Je ne respectais pas la mode mais cet accoutrement me distinguait. Je m'y sentais bien, différent des autres. Jamais on ne raillait mon goût, au contraire, on me félicitait pour mon élégance particulière. Du moins, ceux que je fréquentais: des voyous de mon quartier avec lesquels j'exerçais mon commerce. Je leur vendais et je leur achetais des objets divers que nous volions dans les villas des beaux quartiers. Dans cet accoutrement, je me sentais à l'aise, mais dès que je m'aventurais de jour hors de mes rues familières, je devinais les regards en coin et mon originalité devenait une tare trop voyante. Alors, quand je devais quitter mon arrondissement, je préférais le pull de laine, le pantalon de velours côtelé et les chaussures de daim. De là me vint sans doute cette facilité à mentir et à me glisser dans la peau de personnages différents, au gré de mes emplois et des nécessités de la vie.

À quoi ressemblait Bêta? Je l'imaginais en jeans et blouson de suédine, chaussé de baskets blanches, la démarche souple, animale. Cela collait bien à cette autorité qu'il imposait. Un tee-shirt, à coup sûr blanc, comme ceux qu'affectionnent les voyous ou les flics en civil. Une tenue pratique pour courir et se fondre dans la foule. Des habits que l'on porte quand on n'a pas bonne conscience, quand on doit cacher quelque chose, un déguisement de sournois. Jamais je ne me serais attifé de cette façon parmi les miens. Alors, je ressentis un certain plaisir en constatant que Bêta n'était pas aussi fort qu'il voulait bien le montrer, il n'était que roulements d'épaules et coups de menton dérisoires. Bêta était un faible, un minable, un fourbe. Un pauvre type capable de se démonter parce que le repas n'arrivait pas à l'heure. Sans son jean et son tricot blanc, Bêta ne ressemblait à rien. À rien d'autre qu'à un homme nu. Tout nu.

J'imaginais ce qu'il était, ce qu'il pourrait être. Lui, comment me voyait-il? Comme ce danger qu'il craignait, un mouchard partageant sa vie? S'il m'avait perçu comme je le pressentais, lui-même comme un velléitaire, un balourd fanfaron, il n'eût pas posé ces barrières entre lui et moi. Sûr de lui, il n'aurait pas douté de me rouler dans la farine, de me manipuler, de me mettre dans sa poche. Sa méfiance

attestait donc de sa peur. Je l'effrayais et cela me confortait. Je lui étais supérieur. Il me redoutait alors qu'il ne m'inspirait rien. Tout au plus une miette de curiosité. J'avais le pied sur sa poitrine.

Généralement, dans les prisons, on préfère ne pas loger deux détenus dans une cellule. Trois, quatre, mais pas deux. C'est trop dangereux, trop explosif. Chacun concentre l'attention et les rancœurs de l'autre. On ne peut pas y échapper. Dans l'administration, on sait parfaitement que cette combinaison peut déraper à tout moment. Nous le savions aussi. Nous avons une longue expérience de la réclusion. Tacitement, nous avons convenu de ne parler que pour le strict nécessaire. Il ne fallait pas se livrer, pas amorcer de discussion qui pouvait déboucher sur un conflit. À cause de sa sainte trouille.

Généralement, dans les prisons, on accorde aux détenus quelques moyens de se distraire. Ils ont le droit de lire, d'écrire, de peindre parfois ou d'écouter de la musique. Ces petites concessions permettent de détendre un peu l'atmosphère. L'administration trouve son intérêt dans ce compromis. On allège un peu la peine pour atténuer les tensions. Mais ici, nous n'avions plus aucun droit, aucun privilège, pas le moindre. Nous devions nous supporter à longueur de temps. Pas de journaux, pas de nouvelles de l'extérieur, seulement l'autre pour se détourner de soi, de sa propre misérable condition. L'autre sous les yeux, tout le temps, du petit jour à la nuit noire, l'autre devant soi, comme le reflet d'un miroir, comme le témoin obligé de sa propre déchéance. Et même le soir, quand on ne pouvait plus le voir, on devait l'écouter vivre. Supporter ses ronflements, ses gémissements, ses râles, ses sursauts, tout le temps, jusqu'à ne plus savoir si c'était sa propre respiration ou celle du codétenu que l'on entendait. Si seulement nos gardiens se manifestaient de temps en temps, nous aurions pu tourner notre intérêt vers eux, parler d'un tiers, médire, supposer, argumenter. Mais non, nos matons ne se montraient pas et nous laissaient face à face!

Généralement, dans les prisons, on ne prive pas les condamnés de leur mémoire. On leur accorde le droit de conserver quelques photos, une lettre, un objet anodin qui le rattache à des jours plus heureux. C'est bon pour l'harmonie de la cellule, c'est bon pour les hommes. En détention, dans la solitude, le délinquant s'accroche à ce symbole d'une époque bénie. Il se tient tranquille pour ne pas écoper d'une peine supplémentaire qui l'éloignerait de l'être cher dont il garde l'image épinglée, bien vue, près de son lit. Alors, pourquoi ici ne procédait-on pas de même? Pourquoi ne nous avait-t-on accordé aucun effet personnel? Pas de portrait, pas de message d'amour, pas de souvenir? Pas même de vêtement. On avait effacé, détruit tout ce qui pouvait nous lier à un passé plus heureux. On nous avait barré tout chemin vers l'espoir, brouillé les pistes jalonnées vers une rédemption. C'était la peine, la peine, tout le temps et rien que la peine. Avec l'autre en face de soi pour constater les dégâts causés par la privation de liberté.

J'ai connu des centres de détention où les geôliers bavardaient avec nous, ils s'inquiétaient de notre bien-être, de notre moral, de notre vie d'avant, de notre vie d'après. Cela me déroutait. On m'avait

amené ici les yeux bandés. Je n'ai jamais vu d'autre visage que celui de Bêta. Cela devait bien avoir un sens! Cela devait pouvoir s'expliquer autrement que par la perversion du système pénitentiaire!

_ J'aimerais bien un prénom humain, dis-je. Alpha, Bêta, ce sont des noms pour des animaux d'expérimentation. Je préfère Antoine. Bernard, ce serait bien pour toi, non? Ça respecte l'ordre alphabétique.

_ Comme tu veux, tu aurais pu choisir Bastien ou Benoît, c'est moins vieillot.

_ Comme tu voudras, dis-je. Antoine, ça me convient. À toi de décider.

_ Bernard, ça m'ira bien aussi. Le prénom que je choisirais pourrait te donner une indication sur mon caractère.

_ Je commence à le connaître, ton caractère, dis-je.

_ Paranoïaque, un peu paranoïaque, le client Antoine, dit-il, visiblement satisfait.

_ C'est tout, ai-je demandé, espérant que cet accord minime lui donnerait l'envie de poursuivre un bout de négociation, de communiquer davantage.

_ Pour l'instant, conclut-il en se refermant.

Moi, Alpha fraîchement rebaptisé Antoine je mesurai la cohérence de ma première impression. En arrivant, Bêta-Bernard avait imposé ses règles sans attendre, mais je n'avais opposé aucun argument pour les modifier. Bernard se révélait comme un craintif, un mou que l'Antoine que j'étais pourrait désormais manœuvrer aisément. À moins qu'il se fût agi d'une astuce de sa part! Baisser les bras pour tromper la vigilance de l'adversaire, le pousser à l'erreur. Je balançais entre les deux possibilités: faible ou machiavélique?

Bernard ignorait qui il trouverait dans la cellule, il ne pouvait pas préméditer son exigence. C'est en me découvrant que, par réflexe de survie, il envisagea de ne jamais se livrer à moi. Si, cet instinct de défense l'avait poussé à la défiance, c'est qu'il me craignait, que ma seule vue lui inspirait une certaine

peur. Ne pas céder un pouce sur le mystère qui le protégeait désormais. Comme le caméléon qui s'habille de la couleur ambiante, mon codétenu se camouflait dans le silence de cette cellule sans vie. Ou bien, informé par la direction de la prison, et peut-être même mandaté par la hiérarchie, avait-il préparé ce stratagème pour me leurrer? Je ne veux rien savoir de toi, pas même ton nom. Parce que l'homme est ainsi fait, tu n'auras de cesse que de m'apprendre tout de toi, te mettre à nu pour moi.

Voilà qu'à mon tour, je sombrais dans la paranoïa!

Plus j'y réfléchissais, plus je m'égarais.

Me fallait-il entrer dans le jeu de Bernard? Me conformer à ses lois? On ne risquait rien en se taisant. Combattre en respectant la tactique de l'adversaire pour mieux le comprendre et le dominer. Si son modèle était le caméléon, la pieuvre serait le mien: camouflage, certes, avec les tentacules en plus. Je ferais tout pour éviter la confrontation, mais je n'hésiterais pas à utiliser mes armes de riposte, quand le besoin s'imposerait.

En passant la main sur mon crâne, je sentais mon poil desséché, cassant. Dans mes doigts, je ne retrouvais pas la souplesse habituelle de mes mèches. Quelques cheveux blancs restaient dans ma paume, ternes comme des herbes mortes. Des cheveux blancs.

_ Impossible, cela ne peut pas venir si vite! Je ne suis là que depuis...

Je comptai rapidement dans ma tête. À peine une semaine seul dans la cellule, et quelques jours avec Bernard. On ne vieillit pas à telle allure! La déchéance avait-elle commencé dès le premier jour ou s'était-elle accélérée avec l'arrivée du codétenu?

La fine toison de ma poitrine avait blanchi aussi. Désormais, Je paraissais du même âge que Bernard. Le phénomène était accentué par la poussière de craie qui flottait dans l'air avant de se déposer sur nous.

J'examinai mon voisin.

_ Bon Dieu, si je lui ressemble, je dois avoir une tête de cadavre!

Ce constat ne souleva pas de révolte en moi, simplement une grande résignation. Cela participait de la peine. Comment pouvait-il en être autrement que cet effet précipité du temps? Il fallait en venir à ce point de faiblesse, de vulnérabilité. Désormais, la sentence pouvait s'appliquer. Bernard et l'Antoine que j'étais devenu, nous ne trouverions plus en nous l'énergie de résister à la déchéance. Cela, je le compris avec une acuité douloureuse. Puisque nous ne maîtrisons plus rien du rythme des heures et des jours, le temps qui nous était imposé pouvait nous soumettre à sa terrible volonté: la dégradation accélérée.

_ Il faudra t'y faire, dit Bernard.

_ À quoi?

_ Ils sont finis, les Apollons des barricades. Nous sommes vieux maintenant, définitivement vieux. Il faudra t'y faire!

Je me fis grande violence pour juguler cette soudaine envie de sauter sur Bernard et de l'assommer. Je m'étais déjà dressé.

_ À quoi bon, me dis-je. Il a raison, nous sommes broyés.

Le sourire que m'adressa Bernard n'était pas cynique, même pas hostile. Non, le signe de ralliement d'un homme compatissant, souffrant parmi ses semblables. Et je représentais l'ensemble de ses pareils. J'étais l'humanité réduite à ma modeste personne, concentrant en moi la somme de toutes les douleurs. L'homme, seul face aux autres hommes, l'homme seul face au temps qui le broie. Seul.

Le lendemain matin le raclement métallique dans le passe-plat nous jeta au bas de nos planches. Une seule assiette pleine de pain trempant dans un fond de lait et deux quarts de café fumant. Bernard prit l'assiette et un bol.

_ L'assiette est à moi, dis-je en la serrant fermement.

_ Je suis ton aîné, tu attendras la tienne. La prison n'impose pas que l'on vive comme des brutes. Gardons un minimum de bonnes manières.

_ Cette assiette est la mienne. Si tu avais rendu ton couvert hier, tu aurais ta part de pain. Je n'ai pas à pâtir de tes combines. Quand on veut faire le malin, on en assume les conséquences. La politesse n'a rien à voir là-dedans. Il faut rendre son plat pour qu'ils le remplissent, un point, c'est tout.

Bernard s'affala sur le sol.

_ Crois-tu qu'ils seraient assez vaches pour me faire ça?

_ Pourquoi se gêneraient-ils? Le règlement c'est le règlement.

_ Quel règlement? On t'en a communiqué un, demanda Bernard.

_ Justement, le règlement, c'est qu'il n'y a pas de règlement et ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent au moment qui leur semble opportun.

_ Ils n'ont pas le droit, il y a des lois qui concernent les prisons, protesta-t-il.

_ Ne me fais pas rire, n'invoque pas les lois. Si tu t'en étais déjà préoccupé, tu ne serais pas ici, dis-je en lapant la mie de pain ramollie. Laisse-moi prendre mon petit-déjeuner tranquille, je ne sais pas quand ils nous serviront quelque chose de plus consistant.

_ Ne crois pas que je vais te raconter comment je suis tombé, ni pourquoi.

_ Je ne te demande rien, répondis-je. Bois ton café avant qu'il ne refroidisse!

Assis par terre, recroquevillé au pied du guichet, il but son café. Ses yeux balayaient la cellule d'un air effaré. Il provoqua en moi, un élan de pitié. En d'autres temps, en d'autres lieux, je lui aurais tendu la main et je l'aurais aidé à se relever. Quand il vida son quart, il le reposa sur la tablette et se coucha.

Nous avions dormi sur la planche, sans notion des heures écoulées. À notre réveil, le jour était déjà blanc à la lucarne. Un soleil blanc découpé sur le mur blanc de notre prison de craie.

Vers le milieu de la journée, je pris le temps de finir soigneusement mon premier repas, sans jeter un regard à Bernard contraint au jeûne. Je sentais qu'il m'observait, hostile ou envieux.

_ Antoine, ce n'est pas terrible comme nom, pourquoi veux-tu absolument que ce soit par ordre alphabétique. Antoine n'est pas très original, pas plus que Bernard, dis-je quand le silence me devint insupportable.

_ Tu t'es déjà appelé Alpha puis Antoine, on ne va pas te rebaptiser chaque matin, répondit Bernard!

_ J'aime autant que l'on ne respecte pas l'alphabet, ni aucun ordre. T'attribuer l'initiale B, et la lettre A pour moi, ça peut être vexant. Cela me conférerait une préséance, alors que mon seul avantage, si cela peut être considéré comme un privilège, est de t'avoir précédé de quelques jours dans cette cellule. Je ne me sens pas supérieur à toi, ni inférieur. Nous sommes nus, tous les deux, du même âge sans doute. Non, je ne vois pas ce qui t'autoriserait à me nommer Antoine alors que tu ne t'appelles que Bernard...

_ Bernard n'est pas infamant, je trouve!

_ Ce n'est pas réellement infamant, mais jamais un empereur romain ne s'est appelé Bernard.

_ Je me fous des empereurs romains! Si tu ne veux pas m'appeler Bernard, choisissons la même initiale. Tu restes Antoine et je m'appellerai Auguste. Ça commence par un A, ça te convient?

_ Deux empereurs romains! Pourquoi pas Napoléon et Charlemagne tant que tu y es! Un peu de modestie! Nous sommes nus, je te le rappelle. Aucun monarque n'a été plus démuni, même après Waterloo.

_ Comme tu es arrivé le premier, tu pourrais t'appeler Adam.

_ Et toi Ève, dis-je, narquois.

Stupéfait, il me considéra un long moment avant de me répondre en grinçant.

_ Dehors, tu aurais déjà pris mon poing sur la gueule. Ici je ne veux pas envenimer l'ambiance entre nous. Épargne-nous ton mauvais esprit, pour la tranquillité de chacun. La réserve que je te demande n'impose pas l'agressivité. Chacun derrière ses frontières, c'est la garantie de la paix... d'une certaine paix.

Je devais convenir que dans notre petit univers sans repères, seule la chronologie de notre jeune histoire pouvait ordonner nos relations. J'étais là avant lui, voilà le seul fait incontestable des événements et des acteurs de notre drame. Le reste pouvait s'assimiler à un jeu de fous.

_ Je suis le premier, tu es le dernier. Je veux bien être Adam, si tu es Zorba, dis-je, m'accrochant à mon prétexte de prénoms.

_ Zorba, ça me donne presque une identité, une origine, une notoriété. En connais-tu beaucoup, toi, des Zorba? De plus, si tu es le premier de nous deux, qui t'assure que je serai le dernier? Il faut laisser une chance à celui qui pourrait te succéder...

_ Pourquoi moi? Tu pourrais aussi bien être celui qu'on remplacera, clamai-je. Je ne suis Antoine que provisoirement, comme toi, Bernard!

_ Tu as raison... William, voilà qui m'irait bien. Cela laisse le Z libre pour un prochain candidat. Bernard est mort, vive William.

_ William, comme Shakespeare?

_ D'autres se nomment William sans jamais avoir écrit pour le théâtre... Inversement, Jean Paul Sartre n'a jamais été tenté de signer William Sartre... Bon, que fait-on? Garde-t-on Adam et William ou bien y trouves-tu encore à redire?

_ C'est un peu précipité, dis-je. C'est une décision qui traînera ses conséquences pendant une bonne partie de notre vie. Cela mérite réflexion, dis-je. Antoine-Adam, je ne saurais pas me déterminer dans la précipitation.

Je voulais ne rien lui concéder trop vite. Il fallait lui signifier que l'accord ne dépendait que de moi. Il devait mariner encore un peu dans ses doutes et ses frayeurs.

_ Quand ton père et ta mère... commença Bernard-William.

_ N'évoque pas ma vie d'avant. Si tu es ici pour moucharder, je ne te donnerai rien à te mettre sous la dent. Je t'enjoins à respecter les lois que tu as établies!

_ Quand on t'a donné ton premier prénom, reprit-il, conciliant, tu étais bébé. On ne t'a pas laissé le loisir de discuter ce choix. Aujourd'hui, tu es libre de préférer Adam à Antoine.

_ Justement, ici, j'en ai la possibilité, je ne vais pas m'en priver.

_ Alors que fait-on, demanda William, impatient.

_ Je ne sais pas encore. J'ai besoin d'un peu de temps.

_ Après tout, fais comme tu veux, cela n'a aucune d'importance.

_ Aucune importance? Ça en a une grande, au contraire! Il ne faut pas se tromper! Cela peut avoir d'énormes effets, protestai-je.

_ Quelles suites? Si tu veux mon avis, on pourrait se passer de prénoms. Nous sommes deux dans cette taule. Quand je parlerai, tu ne seras que mon seul interlocuteur. Quand tu parleras, tu ne pourras t'adresser qu'à moi, quels que soient nos prénoms, nous nous reconnaitrons mutuellement... à moins que tu te mettes à radoter comme les vieux, à marmonner dans ta barbe.

_ Parfois, je me parle seul, dis-je. Comment saurais-je que je ne suis pas toi? Comment sauras-tu que tu n'es pas moi? Alors que bien identifiés par nos prénoms, aucune confusion ne sera possible.

_ Tu as raison, répondit Bernard-William. Chacun doit savoir qui est interpellé. Et puis, un prénom, cela pose un homme. C'est ce qui nous distingue des objets, des pierres, de l'air et de toutes ces choses qui n'ont pas d'identité... Mais il ne faudrait pas trop attendre. Ce n'est pas bon de rester si longtemps dans l'anonymat. J'ai besoin de savoir qui je suis, alors si ça ne te fait rien, je prends William et provisoirement, tu seras l'Autre, en attendant que tu te détermines pour un prénom.

_ L'autre William? Tu n'y penses pas!

_ Pas l'autre William, l'autre homme! Quand tu te décideras, on se conformera à ton choix. L'important est que l'un de nous ait un prénom. Il y aura William et l'Autre, en attendant. Un coup de chance, Autre commence par un A.

_ Et si je choisis aussi William?

_ Il existe des milliers de prénoms, tu ne vas pas choisir exprès celui-ci pour nous compliquer l'existence! Si tu veux William, prends-le, je serai l'Autre provisoirement.

_ Non, tu as raison, après Bêta et Bernard, tu es William en attendant.

_ En attendant quoi? Tu n'as pas l'intention de changer encore...

_ En attendant que je trouve mon prénom...

_ Faisons comme ça, dit William.

_ C'est ça, en attendant, dis-je en replaçant mon écuelle dans la trappe.

William s'empressa d'y glisser sa timbale. Cette fois, il pliait, il ne voulait pas renoncer à sa ration.

L'Autre me convenait assez bien. William était l'homme et moi, je devenais l'Autre. Dans ce terme, on pouvait caser le reste de l'humanité, le reste des choses qui composaient le monde. L'Autre homme, l'autre vie, l'autre être, l'autre volonté. L'Autre: ce mystère, cette menace, cet enfer. De rien, j'avais accédé à la toute puissante. Provisoirement, dans la geôle, William devait affronter le risque de l'étranger. Il n'était que William. Moi, j'étais devenu l'Autre, cet inconnu fait de secrets et de dangers. Avec un peu de jugeote, on parvient à cerner la personnalité d'un homme nommé Bernard ou William, mais comment connaître l'immensité de l'univers inquiétant contenue dans ce simple mot: l'Autre?

Parfois, je surprénais ses yeux inquiets posés sur moi, qui fuyaient dès que je le regardais. Une attitude d'enfant qui redoute une punition. Manifestement, cette idée que j'étais un mouchard le taraudait toujours. J'aurais voulu le détromper, jouer franc jeu avec lui, pour assainir l'air que nous respirions. Mais comment effacer ce doute? Tout ce que je pouvais dire allait être mal interprété.

Il allait tout biaiser, tout pervertir pour que je reste conforme à son opinion première: j'étais un délateur. Une redoutable balance.

Les choses étaient rentrées dans l'ordre, les rations arrivaient désormais par paires. Ni William, ni moi, l'Autre, nous n'avions tenté un nouveau rapport de force avec nos geôliers invisibles et muets. Nous avons rapidement admis que la rigueur implacable du règlement intérieur ignorait les états d'âme, les cycles de la faim, de la soif, des besoins naturels. Il nous fallait avaler l'eau et la soupe quand on nous les présentait, remplir rapidement le seau quand celui-ci apparaissait dans le guichet, nous laver dans la seule cuvette qui servait aux deux détenus que nous étions. Immédiatement, sans nous poser de question. Les nécessités du corps devaient répondre à l'instant même. Nous devions apprendre la docilité, nous que l'on avait mis à l'écart, pour punir notre rébellion. Ne pas pisser dans le récipient de zinc équivalait à nous exposer à de cruelles douleurs de ventre pendant des heures, jusqu'à la prochaine mise à disposition du seau. Nous devinions qu'on nous laisserait croupir dans nos souillures s'il nous prenait l'envie de nous soulager dans un coin de la cellule. En cela, William et moi étions égaux. Soumis à ceux qui ordonnaient nos vies, nous restions confondus dans la même entité, sans nom. Le monde du dehors et nous, les reclus. William et l'Autre ou peu importe qui. Ceux qui commandaient et nous, dans la prison de craie.

_ J'aimerais bien que l'on nous donne un bouquin, n'importe lequel, dit William.

_ Ils devraient nous passer un peu de musique, ce silence m'étouffe. Je paierais n'importe quoi pour entendre quelques notes de piano... Même de l'accordéon. Tu n'entends pas vibrer l'air?

_ Non.

_ Écoute bien, ça fait zoum-zoum-zoum. Comme un bruit de moteur, lointain, dis-je doucement.

_ C'est peut-être un bateau qui croise au large. Je n'entends rien.

_ C'est à l'intérieur de la tête: zoum-zoum-zoum.

_ Ou un groupe électrogène. Ils doivent produire leur électricité pour faire tourner les cuisines, les frigos, l'éclairage, leur téléphone et tout le reste. Combien peuvent-ils être à s'occuper de nous? Combien de cellules? Quelle sorte de prison? À qui la réserve-t-on? Quel type de détenus, s'impacienta William.

Son index pointait successivement les quatre horizons cachés, les quatre murs de craie qui nous séparaient du monde, de nos gardiens tout-puissants.

Notre ignorance nous apparaissait d'un coup dans toute sa dimension. Nous nous sentions comme des promeneurs dans la nuit noire d'une ville inconnue. Ces questions qu'il formulait s'adressaient à lui-même plus qu'à son co-détenu.

_ Ne te fatigue pas, je ne te dirai rien parce que j'ignore tout, dis-je. Même si je savais, je fermais hermétiquement ma bouche, puisque tu pourrais interpréter mes dires et te persuader que je suis le mouchard que tu soupçonnes. Et puis qu'importe ce qui se passe dehors? Je ne crois pas qu'on te donne l'occasion de discuter avec d'autres. Nous sommes ici jusqu'à la fin des fins, tu es condamné à ne voir que ma tête et je devrai te supporter jusqu'au bout, que cela nous plaise ou non, quel que soit notre environnement.

Il resta muet un instant, à considérer notre avenir de reclus, puis il chassa cette idée pour revenir à sa première pensée.

_ Il doit y avoir d'autres cellules, on n'a pas construit tout ça que pour nous. Je n'ai rien fait pour mériter ce traitement, dit William.

_ C'est ça, tu es innocent comme à l'instant de quitter le ventre de ta mère, dis-je en souriant amèrement.

_ Je n'ai pas dit ça, mais cet isolement est exceptionnel. Il n'est pas proportionnel à la faute que nous avons commise...

_ N'insiste pas, je ne te dirai rien à ce sujet, confirmai-je, le doigt levé devant mes lèvres. Tu as voulu le secret, tu l'as. Tu ne sauras jamais ce qui m'a amené ici. Ne te plains donc pas.

_ Tu pourrais au moins me dire un prénom. C'est ennuyeux à la fin, dit William. Au moins, que je puisse m'agripper à quelque chose de sûr!

_ Comme tu seras le seul à le prononcer, j'ai décidé de t'en confier le choix. Peu m'importe finalement.

_ Quand j'étais gamin, j'aimais bien le prénom de Ludovic, va savoir pourquoi, dit William.

_ Pas Ludovic, dis-je, je préfère l'Autre.

_ Pourquoi, puisque tu m'as laissé le choix.

_ Je ne veux pas d'un prénom que tu aurais voulu pour toi. Je ne veux pas être celui que tu aurais voulu être, ni ton miroir, ni ton frère, rien qui te soit intime ou qui traduise tes regrets, tes remords, tes manques. Rien qui te concerne.

Aucune animosité ne l'agitait. Il mesurait simplement sa solitude et la vanité de cette loi du silence qu'il avait instituée.

_ C'est difficile, dit William. N'importe quel nom que je te proposerai aura une signification secrète. On ne prononce pas des mots au hasard. Tous sont chargés de sens connus ou inconnus, tous les mots qu'on retient dans son vocabulaire.

_ Bon, je vais te proposer un prénom que je choisirai et qui ne sera pas chargé de ton histoire, dis-je.

_ Soit, répondit William, mais il traduira un peu de tes propres expériences. Le raisonnement fonctionne dans tous les sens.

_ Tu as raison. Gardons l'Autre pour l'instant, jusqu'à ce que le hasard me désigne autrement. Le hasard est libre de nos angoisses, n'est-ce pas?

_ Je ne sais pas dit William. J'ai lu que chacun décidait de sa propre vie, que rien n'est dû entièrement à la fortune.

_ On ne s'en sortira pas, Bon Dieu!

Le silence reprit la cellule.

_ Zoum-zoum-zoum! Ça reprend, dis-je en serrant ma tête à deux mains. Parle-moi afin que ça s'arrête.

_ De quoi veux-tu que je te parle? De ma vie? N'y compte pas! Sur nous deux, il y a au moins un mouchard, ne l'oublie pas.

_ Dis-moi des choses sans importance, juste de quoi remplir ce silence et faire taire ce moteur, hurlai-je, à bout.

À mon tour, je réalisais l'absurde de notre situation. J'étais convaincu que notre condition humaine nous imposait le dialogue mais nous ne pouvions aborder aucun sujet sans risque de nous mettre en danger, de nous exposer à la délation ou à la soumission. Nus, pareillement démunis et désemparés, habillés de l'uniforme de notre frayeur. Semblables aussi à l'intérieur. Sans nom, et bâillonnés par nous-mêmes.

_ Je ne te parlerai pas de mon passé, tu en déduirais des éléments pour me cerner, pour extrapoler sur ce que j'aurais commis ou que j'aurais pu commettre, dit William.

_ Parle-moi de ton avenir, alors!

_ De mon avenir? Es-tu capable d'envisager ça, notre avenir ici? Ils se sont arrangés pour que chaque jour ressemble au précédent. On ne pourra même plus dire que tel jour, nous avons déchiré notre culotte

puisque nous sommes nus. Pas de jour de lessive, pas de remplacement de nos affaires, un calendrier constitué de copier-coller. Hier identique à demain et toi, réplique de moi-même. Si je crève ici, c'est toi qu'on enterrera peut-être.

_ Nous seuls pouvons amener du différent, de l'imprévu, de la surprise, dis-je un peu au hasard, simplement pour remplir le vide du silence.

Je saisis aussitôt le danger de ma proposition. Si nous nous interdisions toute conversation paisible et confiante, il ne nous restait que le mensonge et la colère. Nous ne pouvions nous surprendre que par la fourberie ou la violence.

_ Ah bon! Comment feras-tu? Un beau matin tu te déguiseras en danseuse du Lido? Tu te maquilleras avec du jus de tomate? Tu avaleras ta timbale pour m'épater, demanda William.

_ Non, répondis-je. Nous pouvons rompre la monotonie en nous parlant, en nous disant des choses inattendues, des histoires. Nous pouvons partager le fruit de nos réflexions.

_ Pour cela, dit William, il faut établir un peu de sincérité, d'abandon. Un minimum. Je ne peux pas te livrer une opinion que tu pourras traduire à ta guise pour aller moucharder. Ça te fait défaut, la confiance. Tu voudrais que je te raconte ce que j'ai sur le cœur alors que tu ne veux même pas prendre le risque de me dire ton prénom ou un prénom que tu aurais désigné pour la circonstance.

Ainsi donc, il me prêtait les pensées qu'il avait. Il me voyait comme un fourbe, telle était l'image que j'avais de lui. L'idée m'épouvanta selon laquelle, par la force des choses, nous nous ressemblions chaque jour davantage.

Je considérai William longuement, au fond des yeux, comme celui qui fixe la piscine du haut du plongeoir, pour apprivoiser mon vertige.

_ Tu te rends bien compte que l'on nous traite comme des pestiférés, comme des dangereux. J'ignore le crime qui t'a envoyé ici, dans cette situation, sur une île, à poil dans cette cellule aux murs nus. Je ne sais pas ce que tu as fait ni ce que tu es capable de faire. Tu comprends que j'aie des raisons de me méfier.

_ J'en ai autant à ton service. Tu te trouves dans la même position que la mienne et j'ai les mêmes raisons de ne pas te faire confiance, dit William.

_ C'est vrai.

_ Et pourtant je t'ai donné mon prénom.

_ Tu m'as donné *un* prénom, ai-je protesté.

_ Non, c'est le mien, le vrai, celui que m'ont donné mes parents.

Ses yeux me suppliaient de le croire. Un regard peut-il mentir à ce point?

_ Pourquoi as-tu fait cela? Tu n'étais pas obligé.

Je ne pouvais pas renoncer à ce soupçon institutionnel qu'il avait décrété. Pourquoi, d'un coup, aurait-il changé les règles sinon pour m'abuser? Il devait trouver un certain avantage à bousculer cet équilibre précaire entre nous.

_ Je l'ai fait car à un moment ou à un autre, nous serons forcés de nous faire confiance, car nous sommes des hommes, une espèce grégaire.

_ C'est sûr?

_ Qu'est-ce qui est sûr?

_ Que William est ton vrai prénom!

_ On m'a toujours appelé ainsi... Et toi, comment t'appelle-t-on?

_ Rien ne me prouve que tu ne m'as pas menti. Tu ne portes pas ta carte d'identité sur toi, et si tu m'en présentais une, je pourrais légitimement penser qu'il s'agit d'un faux. N'oublie pas que nous sommes des malfrats.

_ Mais ça ne t'engage à rien de me dire ton prénom! Il n'a pas été inventé pour toi! Vous êtes des milliers à le porter, sans doute. Que tu me répondes Pierre ou Jacques ou Antoine ne changera rien au regard que je porterai sur toi, dit William. Ne sois pas idiot avec ces précautions inutiles!

_ C'est surtout la façon de le porter, dis-je. Quand je l'entendrai dans ta bouche, je ne sais pas comment je le prendrai. Ça éveillera des tas de choses en moi, de belles choses et de moins belles. Des choses que je n'aimerais pas raconter, que je n'aimerais pas me rappeler.

_ Je ne peux pas me contenter de l'Autre, tu n'es pas un passant quelconque, tu partages ma vie, tu endures ce que j'endure, ça devrait nous rapprocher un peu, susciter un peu de compréhension mutuelle, l'amorce d'une relation presque normale.

_ En admettant que William soit ton vrai prénom, est-ce que tu ne me l'as pas livré pour m'appâter, pour que je me découvre?

_ Que tu te découvres? Je crois que tu ne peux pas te découvrir davantage. Personne ne peut se découvrir plus que nous! Nous n'avons rien sur le dos! Nos hardes et notre passé sont restés devant la porte de cette prison, un petit tas ridicule qui représente notre vie entière, dit William. Désormais, ce que nous pourrions découvrir nous sera commun. Plus d'individu ici, mais deux pauvres types qui partagent leur misère.

_ D'accord, mais ça va trop vite. Je ne peux pas me livrer spontanément.

_ Demain, après-demain, dans une semaine tu n'en sauras pas plus si chacun reste sur sa réserve. J'ai fait un pas, fais le suivant... Je m'appelle William, et toi, demanda William, quel est ton prénom?

Je soupirai longuement, je passai la main devant mes yeux et me plongeai dans la contemplation de mes pieds. J'avais peur, peur de William, peur de moi, et encore plus peur de ce silence qui nous guettait et pouvait s'abattre sur nous et nous dévorer comme un charognard.

_ Je ne sais pas à quoi tout cela nous mènera, mais j'hésite encore, dis-je dans un murmure.

_ Note alors dans un coin de ta mémoire qu'aujourd'hui n'a rien apporté de nouveau. Comme hier, tu n'as pris aucune initiative. Comme demain sans doute! Tu porteras alors la responsabilité du temps figé. Je sais, tu vas arguer que cette loi est la mienne, je la regrette, voilà, es-tu content? Je regrette, c'est ma faute, ma très grande faute, scanda-t-il en se frappant le torse avec une force inattendue.

_ Je m'appelle Claude, dis-je dans un souffle. Alpha, Antoine et l'Autre sont morts, vive Claude!

William ne répondit pas. Il ne bougea pas, il évita de montrer qu'il venait de remporter une petite victoire, la première. De cela j'étais conscient.

En même temps, je pensais que s'il tenait tant à apprendre mon vrai prénom, c'est qu'il l'ignorait auparavant et par là, qu'il ne pouvait pas être un mouchard. À moins qu'il se fut agi encore de stratégie pour abattre mes remparts. Non, je repoussai cette éventualité.

_ Veux-tu savoir mon nom, maintenant, dis-je. Mon nom après mon prénom?

_ Non, dit William, ça ira ainsi, je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Tu as un prénom. C'est avec un homme que je parlerai désormais.

Un oiseau vint se poser sur l'appui de la lucarne qui courait sous le plafond. Je ne distinguai pas s'il s'agissait d'une mouette, d'un merle ou d'une tourterelle. Simplement une forme légère qui palpita contre le verre blindé de l'imposte. Simplement une ombre. Ce mouvement fit remonter une impression, presque un souvenir, une sensation que je croyais oubliée. Ce battement d'aile me ramena à un événement ancien. Cela datait certainement de mon enfance. Le même tressaillement. Je cherchai, je tentai de me revoir dans ma chambre d'enfant ou chez ma grand-mère, à la ferme. Je savais que j'avais une chambre mais je ne parvins pas à me rappeler la couleur du papier peint. Je savais que j'avais vécu longtemps près de ma grand-mère, mais je n'arrivais pas à recomposer son visage. Tout restait flou. J'en vins à douter alors que cette ombre d'oiseau représentait quelque chose pour moi. Je me demandai si les oiseaux existaient encore. Mouette, merle, tourterelle. Je me demandai si je n'avais pas inventé ces mots inutiles dans cette prison. Je me demandai si l'ombre existait, si l'ombre et les oiseaux existaient encore, autour de la prison de craie.

_ Tu me vois, demandai-je.

_ Oui Claude, je te vois, répondit William immédiatement, comme s'il s'attendait à cette question, comme si mes inquiétudes lui étaient familières.

Elles lui étaient vraiment familières car il connaissait les mêmes. Lui aussi se demandait souvent qui il était. Tout comme moi, il se surprenait à se questionner sur la réalité de cette vie, de ces fantômes à son image et de ces murs de calcaire. Il répondit donc *oui je te vois*, mais il ignorait si ce qu'il voyait n'était pas qu'une illusion.

Pour lui, ce type silencieux que j'étais était peut-être un songe, un frémissement de vie, comme cet oiseau qui venait de manifester une présence, contre le verre de la lucarne. Un rêve qui portait un prénom: le mien. Si j'étais réduit à un nom, cela me convenait.

Je fermai les yeux, soulagé. Ainsi donc, je vivais encore. Pour lui, j'existais comme il existait indubitablement pour moi. Nous vivions.

Que signifient les mots *heure, jour, semaine*? Que doit-on attendre de la prochaine heure, de demain, de mardi prochain? Le temps passait pour nos deux êtres, Claude et William, à son rythme particulier, autrement qu'au-delà des murs et du bras de mer. Ce n'était pas une attente car nous n'attendions rien, mais peut-être l'espoir d'une accoutumance, d'un apprivoisement de la respiration des heures, des jours et des semaines.

_ Claude, sais-tu ce que cela veut dire?

_ Non, dis-je.

_ Cela signifie *boiteux*.

_ Boiteux?

_ Oui, boiteux, confirma William, Claude comme claudication, comme claudiquer etc.

- _ Et alors?
- _ Alors c'est tout, dit William. Claude: boiteux, c'est tout.
- _ Tu voudrais que je boite forcément parce que mon nom signifie boiteux?
- _ Non, tu marches comme tu veux. Je n'ai rien à y redire.
- _ Ou que je sois boiteux dans ma tête, une sorte de débile ou de fou?
- _ Pas du tout. Je te renseigne sur l'étymologie de ton nom. Si jamais tu t'interroges sur l'origine de ton prénom, tu sauras qu'il signifie boiteux. Point final. Il n'y a pas à chercher plus loin.
- Il me tourna le dos, décidé à couper court à cette conversation qu'il avait pourtant initiée. Après avoir amorcé l'échange, je le sentais nettement, William voulait se débarrasser de cette discussion qui prenait un tour incontrôlable. S'il refusait de se livrer à moi, il ne voulait pas m'affronter pour autant. Il regrettait déjà d'avoir évoqué le sens de *Claude*. Mais je restais accroché à mon idée, je ne lâchais pas le fil de mon raisonnement. À aucun prix je n'aurais cédé comme je l'avais fait déjà une fois en renonçant à l'anonymat qu'il nous avait imposé d'emblée. Reculer d'un pouce aurait signifié que j'acceptais ses caprices, que j'étais son vassal, son serf. Je n'y tenais pas. Pas du tout.
- _ Pourquoi, selon toi, mes parents m'ont-ils appelé ainsi. Ce n'est pas par pur hasard! En me découvrant, ils se sont dit: *Tiens, nous l'appellerons Boiteux. Il a la tête d'un boiteux, ce gosse.*
- _ Je l'ignore. Ce prénom leur plaisait, un empereur romain s'appelait ainsi. Un grand monarque, je crois, qui a fait de bonnes choses pour son pays.
- _ Il était boiteux?
- _ Je crois que c'était son cas. Il était bègue et boiteux. C'est ce qui l'a sauvé du massacre organisé par son prédécesseur, ce fou de Caligula. Un boiteux qui bégayait, ça ne présentait pas de danger pour un dictateur tel que Caligula.
- _ C'est son infirmité qui lui a sauvé la vie?
- _ Sans doute.
- _ C'est bon à savoir.
- _ Cela pourra t'être utile un jour, qui sait? Tu pourrais tomber un jour en claudication comme on tombe en pâmoison.
- _ N'empêche, je reste persuadé que tu m'as appris ça pour me mettre en position d'infériorité, dis-je.
- _ Pas du tout, cela ça m'est venu à l'esprit, sans arrière-pensée.
- _ Je ne crois pas que tu m'aurais dit quelque chose si je m'étais appelé Alexandre. Tu ne m'aurais pas touché deux mots à propos d'Alexandre Le Grand, j'en suis sûr.
- _ Je ne vois pas où serait mon intérêt de te rabaisser. Si tu regrettes ton prénom, je peux t'appeler Alexandre. C'est comme tu veux.
- _ Je n'aurais pas dû te dire mon prénom. Maintenant même en prononçant *Alexandre*, tu ne pourras pas t'empêcher de penser *Claude le boiteux*. C'est fait, c'est inscrit dans ta petite tête et rien ne pourra plus l'effacer. Je pourrais grandir de trente centimètres, chanter l'opéra ou apprendre le chinois, désormais, je resterai le boiteux, dis-je en martelant les mots.
- _ Mais puisque je te dis que c'était un excellent empereur!
- _ Peut-être, mais un boiteux, un estropié, un avorton...
- _ Je me moque de l'apparence des gens, Napoléon et Louis XIV étaient hauts comme trois pommes, personne n'y songe maintenant, on ne pense qu'à leurs rôles dans l'Histoire!
- _ Personne n'y pense, sauf toi, la preuve, c'est que tu m'en parles, comme si leur puissance excusait leur petite taille.
- _ Ça n'est pas lié, enfin!
- _ Alors, pourquoi m'en parles-tu, si ça n'a rien à voir!
- _ Je t'en parle pour te montrer que justement ça n'a rien à voir. Tu t'appelles Claude, mais tu n'es pas forcé de traîner la jambe.